

# LES ÉTUDES DU CRIF

NUMÉRO 26



→ **LE PEUPLE JUIF  
ET L'ÉTAT D'ISRAËL  
ONT-ILS ÉTÉ INVENTÉS ?**

*Par Mireille Hadas-Lebel*

*Crif*

→ **DANS LA MÊME COLLECTION...**

**Pierre-André Taguieff**

*Néo-pacifisme, nouvelle judéophobie  
et mythe du complot*  
N°1 > Juillet 2003 • 36 pages

**Marc Knobel**

*La capjpo : une association  
pro-palestinienne très engagée ?*  
N° 2 > Septembre 2003 • 36 pages

**Père Patrick Desbois et Levana Frenk**

*Opération 1005. Des techniques  
et des hommes au service de l'effacement  
des traces de la Shoah*  
N° 3 > Décembre 2003 • 44 pages

**Joël Kotek**

*La Belgique et ses juifs : de l'antijudaïsme  
comme code culturel à l'antisémitisme  
comme religion civique*  
N° 4 > Juin 2004 • 44 pages

**Jean-Yves Camus**

*Le Front national :  
état des forces en perspective*  
N° 5 > Novembre 2004 • 36 pages

**Georges Bensoussan**

*Sionismes : Passions d'Europe*  
N° 6 > Décembre 2004 • 40 pages

**Monseigneur Jean-Marie Lustiger**

**Monseigneur Jean-Pierre Ricard**

**Monseigneur Philippe Barbarin**

*L'église et l'antisémitisme*  
N° 7 > Décembre 2004 • 24 pages

**Ilan Greilsammer**

*Les négociations de paix israélo-palestiniennes :  
de Camp David au retrait de Gaza*  
N° 8 > Mai 2005 • 44 pages

**Didier Lapeyronnie**

*La demande d'antisémitisme :  
antisémitisme, racisme et exclusion sociale*  
N° 9 > Septembre 2005 • 44 pages

**Gilles Bernheim**

*Des mots sur l'innommable...  
Réflexions sur la Shoah*  
N°10 > Mars 2006 • 36 pages

**André Grjebine et Florence Taubmann**

*Les fondements religieux et symboliques  
de l'antisémitisme*  
N°11 > Juin 2006 • 32 pages

**Iannis Roder**

*L'école, témoin de toutes les fractures*  
N°12 > Novembre 2006 • 44 pages

**Laurent Duguet**

*La haine raciste et antisémite tisse sa toile  
en toute quiétude sur le Net*  
N°13 > Novembre 2007 • 32 pages

**Dov Maimon, Franck Bonneteau & Dina Lablou**

*Les détours du rapprochement Judéo-Arabe  
et Judéo-Musulman à travers le Monde*  
N°14 > Mai 2008 • 52 pages

**Raphaël Draï**

*Les Avenirs du Peuple Juif*  
N°15 > Mars 2009 • 44 pages

**Gaston Kelman**

*Juifs et Noirs dans l'histoire récente  
Convergences et dissonances*  
N°16 > Mai 2009 • 40 pages

**Jean-Philippe Moinet**

*Interculturalité et Citoyenneté :  
ambiguïtés et devoirs d'initiatives*  
N°17 > Février 2010 • 28 pages

**Françoise S. Ouzan**

*Manifestations et mutations du sentiment  
Anti-juif aux États-Unis :  
Entre mythes et représentations*  
N°18 > Décembre 2010 • 60 pages

**Michaël Ghnassia**

*Le Boycott d'Israël : Que dit le droit ?*  
N°19 > Janvier 2011 • 32 pages

**Pierre-André Taguieff**

*Aux origines du slogan «Sionistes, assassins !»  
Le mythe du «meurtre rituel» et le stéréotype  
du Juif sanguinaire*  
N°20 > Mars 2011 • 66 pages

**Dr Richard Rossin**

*Soudan, Darfour ; les scandales...*  
N°21 > Novembre 2011 • 32 pages

**Gérard Fellous**

*ONU, la diplomatie multilatérale :  
entre gesticulation et compromis feutrés...*  
N°22 > Janvier 2012 • 52 pages

**Michaël de Saint Cheron**

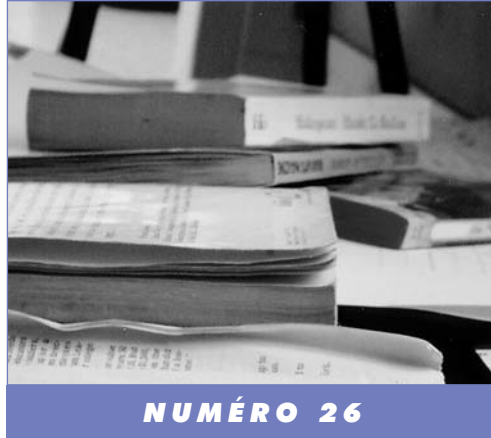
*Les écrivains français du XXème siècle et le destin juif..*  
N°23 > Juin 2012 • 56 pages

**Eric Keslassy et Yonathan Arfi**

*Un regard juif sur la discrimination positive*  
N°24 > mai 2013 • 64 pages

**Michel Goldberg & Georges-Elia Sarfati**

*Une pièce de théâtre antisémite à la Rochelle*  
N°25 > octobre 2013 • 60 pages



# LE PEUPLE JUIF ET L'ÉTAT D'ISRAËL ONT-ILS ÉTÉ INVENTÉS ?

par

**Mireille Hadas-Label**

*Professeur émérite d'histoire des religions  
à l'Université de Paris IV-Sorbonne*

*Crif*

© Copyright 2013 • CRIF

Les propos tenus dans *Les Etudes du Crif* n'engagent pas  
la responsabilité du CRIF

## **BIOGRAPHIE DE MIREILLE HADAS-LEBEL**

MHL est ancienne élève de l'École normale supérieure, agrégée de l'Université (français, latin, grec), docteur d'État en histoire ancienne. Après un long passage à l'INALCO où elle a enseigné la philologie hébraïque et la traduction littéraire, elle a été appelée en 1994 à une chaire d'histoire des religions en Sorbonne (Paris IV) où elle a enseigné l'histoire du judaïsme dans l'Antiquité jusqu'en 2010. Elle est l'auteur de nombreux articles scientifiques et d'une douzaine d'ouvrages portant sur l'histoire de l'hébreu ou du judaïsme antique, Mireille Hadas-Lebel est Professeur émérite d'histoire des religions à l'Université de Paris IV-Sorbonne.

### **OUVRAGES PUBLIÉS**

- *Histoire de la langue hébraïque, des origines à la l'époque de la Mishna* Peeters, Louvain 1976 et 1995.
- *L'hébreu, 3000 ans d'histoire*, Albin Michel, 1992 (traduit en italien).
- *Flavius Josèphe, le Juif de Rome*, Fayard, 1989 rééd. Traduit en 7 langues (anglais, italien, espagnol, portugais, roumain, polonais, japonais).
- *Massada, histoire et symbole*, Albin Michel, 1995 (traduit en allemand et en italien)
- *Jérusalem contre Rome*, Cerf, 1990, Prix François Millepierres de l'Académie. française, 1991, rééd.2003. Traduction anglaise *Jerusalem against Rome*, éd. Peeters, Louvain 2006. Réédition en livre de poche CNRS-Cerf, 2012.
- *Le peuple hébreu entre la Bible et l'histoire*, collection « Découvertes », Gallimard 1997, plusieurs rééditions, traduction japonaise, coréenne, italienne.
- *Hillel, un sage au temps de Jésus*, Albin Michel, 1999, repris dans la collection «Spiritualités vivantes »en 2005, traduction italienne 2002, traduction roumaine 2006.
- *Philon d'Alexandrie, un penseur en diaspora*, Fayard 2003, traduction hébraïque 2007, traduction anglaise, Brill, 2012.
- Avec E. Starobinski-Safran, *Incursiuni în iudaismul antic, exegeze, filozofie, istorie*, Editura Hasefer, Bucarest 2005 (recueil d'articles traduits).
- Avec Henry Mechoulan, *La pierre glorieuse de Nabuchodonosor ou la fin de l'histoire*, de Menasseh ben Israël, introduction et notes, Vrin, 2007.
- *Rome, la Judée et les Juifs*, Picard, 2009.
- *La révolte des Maccabées, (167-142 av. J.C.)*, Ed. Lemme, 2012.
- Deux manuels d'hébreu, (éditions l'Asiathèque) en collaboration avec Sonia Barzilai, accompagnés de CD-ROM, Yodéa éditions.
- Sous presse, *Y a-t-il un Messie dans la Bible ?*, Albin Michel 2014.

## PRÉFACE

*Comment la Terre d'Israël fut inventée ? Comment le peuple juif fut inventé ?* Voici les titres de deux derniers ouvrages publiés respectivement en 2008 et en 2012 par l'historien contemporainiste israélien Shlomo Sand, spécialiste du philosophe et sociologue français Georges Sorel et du XXe siècle. Ces livres ont défrayé la chronique, ils ont suscité le débat et la controverse. À leur parution, Shlomo Sand a pu développer sa thèse, ses thèses, devant un public attentif, intéressé ou, à l'inverse, dubitatif ou/et irrité. Les Juifs forment-ils un peuple ? Grande question.

Quelques intellectuels (sociologues, orientalistes, linguistes, géographes, spécialistes en science politique, chercheurs en littérature, archéologues...) se saisissent de ces sujets éminemment complexes. Ils veulent en disséquer tous les enjeux, ils déconstruisent aussi les grands récits nationaux et notamment les « mythes » de l'origine commune, chers aux chroniques du passé. Shlomo Sand, lui, parle du « mythe de la nation éternelle », reconstituée pour se rassembler sur la « terre de ses ancêtres ». Voici qu'il revient ensuite avec une réflexion sur le territoire d'Israël. Partant de considérations sur l'éclosion du concept de « patrie » en Occident et sur la (quasi) absence de ce terme dans les textes sacrés du judaïsme, Shlomo Sand se consacre alors à démonter l'argumentaire qui sous-tend l'élaboration de ce qu'il nomme un véritable « mytherritoire », superposition d'une aire géographique réelle ou supposée, constituée ou reconstituée à partir de récits légendaires, et du projet politique conçu par les sionistes à la fin du XIXe siècle de « foyer juif ».

Soit. Tous les sujets peuvent être traités. Encore faut-il maîtriser, faire preuve de discernement, disposer de la connaissance, sans l'effleurer et ne pas tomber dans le piège.

Quel piège ?

Lorsqu'un livre d'histoire devient pamphlet politique, lorsqu'une analyse que l'on prétendait sérieuse et recherchée, détaillée et scientifique, contient de grandes faiblesses d'argumentation, lorsque « l'utilisation biaisée des faits et le mépris affiché pour l'histoire des mentalités », en devient le seul ciment, le piège fonctionne. En une seule phrase, Mireille Hadas-Lebel, historienne française de l'Antiquité, spécialiste de l'histoire du judaïsme, résume ce travail : « Le ton choisi est révélateur du parti pris de l'auteur. »

Dans ce numéro des *Études du CRIF*, Mireille Hadas-Lebel analyse, résume, explique, décortique, déconstruit minutieusement ce que Shlomo Sand prétend révéler. Elle publie ici deux articles qui jaugent le « parti pris » de l'auteur : « En prétendant traquer l'influence de l'idéologie sur la science, Sand tombe précisément dans le travers qu'il veut dénoncer », résume-t-elle. Un « travers », un triste « travers ».

Marc Knobel 

**Le peuple juif est-il une invention ? Beaucoup de bruit pour peu de chose<sup>1</sup>**

*Mireille Hadas-Lebel*

**Shlomo SAND,**

**Comment le peuple juif fut inventé ? De la Bible au sionisme**

(Paris, Fayard, 2009, 446 pages)

**P**ourquoi un historien israélien, connu comme un spécialiste de Georges Sorel et du XXe siècle, entreprend-il un beau jour de raconter « comment le peuple juif fut inventé » ? La réponse, déjà esquissée dans l'avant-propos, est explicitée dans le dernier chapitre de l'ouvrage, intitulé « Politique identitaire en Israël ». L'auteur ne s'estime pas « indemne de toute inclination idéologique » et finit par nommer cette « inclination » le « post-sionisme » qui a pour objectif d'effacer le caractère juif de l'État d'Israël. Il en résulte un long essai polémique<sup>2</sup> visant à s'opposer à tout un credo historique inspiré à ses yeux par le sionisme et à fournir les éléments d'« une contre-histoire à venir ».

Le sionisme aurait développé une doctrine « essentialiste » du peuple juif, pas très éloignée des théories volkistes de certains théoriciens allemands comme Treitschke, dont les responsables, avant même l'apparition du sionisme politique, seraient à chercher, selon Sand, parmi les historiens juifs du XIXe siècle. Au premier rang de ces « inventeurs » figure Heinrich Graetz, auteur d'une *Geschichte der Juden von den ältesten Zeiten bis auf die Gegenwart (1853-1876)*<sup>3</sup> qui fait remonter la notion de peuple juif à la Bible.

Au « mythe » de l'existence d'un peuple dès l'époque biblique s'ajouterait, dans l'argumentaire de Sand, celui de l'exil de ce peuple après 70, date de la destruction du second Temple par les Romains à la suite de la révolte de la Judée. Or, soutient avec véhémence Sand, il n'y a jamais eu expulsion de la population juive. La diaspora juive était d'ailleurs très nombreuse bien avant la révolte, ce qui ne peut s'expliquer que par des conversions massives au judaïsme. En sens inverse, des Juifs demeurés en Terre sainte se seraient convertis au christianisme ou à l'islam au fil du temps. Quant aux grandes familles

<sup>1</sup> Ce compte-rendu est paru dans l'excellente revue *Commentaire*, n° 128, vol. 32, hiver 2009, p. 1037 et sq.

<sup>2</sup> Le livre a obtenu, à la grande surprise des historiens, le prix Aujourd'hui. Il est vrai que ce prix n'est pas censé récompenser une œuvre historique ou scientifique, mais une œuvre « journalistique ». (N.d.l.R.)

<sup>3</sup> Traduit en français sous le titre *Histoire des Juifs*, traduit de l'allemand par M. Wogue, préface de Zadoc Kahn, Paris, A. Lévy, 1882-1897 ; t. I : De la sortie d'Égypte (1400) à l'exode babylonien (534) ; t. II : De l'exode babylonien (538) à la destruction du second Temple (70) ; t. III : De la destruction du second Temple (70) au déclin de l'exilcarcat (920) ; t. IV : De l'époque du gaon Saadia (920) à l'époque de la Réforme (1500) ; t. V : De l'époque de la Réforme (1500) à 1880.

ethniques juives repérables de nos jours, elles proviennent de la conversion d'Arabes au Yémen, de Berbères au Maghreb et dans la péninsule Ibérique, de Khazars à l'est de l'Europe. Vouloir retrouver un patrimoine juif immémorial dans tout cela relèverait ainsi de la pure fantaisie. Peut-on encore oser parler de peuple juif ?

## L'ORIGINE BIBLIQUE

Examinons les points soulevés par Sand, et tout d'abord ce qu'il appelle la « mythistoire biblique » qui a, pour lui, le tort de présenter le peuple d'Israël constitué dès les temps anciens (– Xe siècle). Il lui oppose les apports de la critique biblique.

La critique biblique a longtemps été une affaire de spécialistes qui, depuis deux siècles, ont rempli les bibliothèques d'ouvrages savants présentant des hypothèses fragmentaires et souvent contradictoires d'un auteur à l'autre, sans vraiment dépasser les cercles érudits. Un tournant s'y est certes produit dans les années 1970 ; c'est d'alors que l'on peut dater le clivage de plus en plus accentué entre Bible et archéologie, que le livre de Finkelstein et Silberman<sup>4</sup> a fait découvrir assez tardivement au grand public. Au demeurant, les thèses de ce livre, qui pourtant remet en cause la royauté unifiée d'Israël au temps de David et Salomon, manquent d'audace aux yeux de Sand : il leur préfère les positions radicales des chercheurs de l'« École de Copenhague » qui fait parler d'elle depuis 1988. Il y est question de l'« ancien Israël » (entre guillemets) ou du « mythe d'Israël » ; la date de rédaction de la Bible est considérablement abaissée et toute preuve archéologique contraire à cette thèse systématiquement contestée. On en aura compris le parti pris idéologique.

En fait, même si l'historicité de la Bible est très diversement jugée par les biblistes, la Bible n'en est pas moins une réalité culturelle dont l'impact a été et demeure considérable tant dans les cultures juive que chrétienne. Israël n'est pas le seul lieu au monde où la Bible est lue comme un livre où les Hébreux sont vus comme les ancêtres des Juifs. Au fil des siècles, elle a été popularisée non seulement par la religion, mais aussi par la littérature, la peinture, la sculpture, les vitraux, la musique, constituant ainsi un élément majeur du patrimoine culturel européen.

Au-delà du débat légitime sur l'historicité des faits rapportés, la Bible constitue un témoignage irremplaçable sur la façon dont les Juifs, il y a près de vingt-cinq siècles, voyaient déjà leur propre histoire. Elle a tant imprégné les esprits qu'il n'est pas étonnant qu'elle reste un pilier de la conscience nationale en Israël, même chez les laïcs.

<sup>4</sup> Israël Finkelstein et Neil Asher Silberman, *The Bible Unearthed : Archaeology's New Vision of Ancient Israel and the Origin of its Sacred Texts*, New York, Free Press, 2001 ; paru en français sous le titre *La Bible dévoilée : les nouvelles révélations de l'archéologie*, traduit de l'anglais par Patrice Ghirardi, Paris, Fayard, 2001.

Il est étrange que Sand, en contestant le lien entre les Hébreux des temps bibliques et les Juifs d'aujourd'hui, fasse prévaloir la pureté génétique sur la filiation culturelle. Viendrait-il à l'idée de quiconque de remettre en cause, à des fins politiques, la continuité historique entre la Grèce d'aujourd'hui et celle de l'Antiquité ? Et pourtant les plus grands doutes sur la continuité génétique des Grecs ont été exprimés dès 1830.

### **CONFUSION ENTRE EXIL ET EXPULSION**

À propos de l'exil, Sand, qui semble avoir découvert récemment l'histoire ancienne, se donne beaucoup de mal pour démontrer que les Romains n'ont pas expulsé la population juive locale après la première révolte de Judée (66-70) et même après la seconde (132-135). De fait, il entretient une surprenante confusion entre exil et expulsion. Or, s'il n'y a pas eu stratégie systématique d'expulsion, du moins une répression violente a-t-elle entraîné des départs, tandis que de nombreux vétérans de l'armée romaine étaient implantés par Rome. Il y a donc certainement eu exil, fût-il partiel, ce qu'indiquent les dizaines de milliers de captifs vendus comme esclaves en 70, dont témoigne Flavius Josèphe, et la nouvelle répartition de la population juive après 135 : la Judée proprement dite est abandonnée au profit de la Galilée où se développent les synagogues et commence à se constituer le Talmud, tandis que Jérusalem, transformée en une ville païenne, Aelia Capitolina, est désormais interdite aux Juifs par décret d'Hadrien et que la Judée est alors débaptisée pour devenir Palestine (pays des Philistins). Étant donné l'importance de la Ville sainte dans l'imaginaire religieux et national, ce seul fait pourrait légitimer le sentiment d'exil, mais il ne fait pas de doute que la diaspora s'est accrue alors de nouveaux apports.

L'exil, depuis la destruction du premier Temple en – 586, apparaît dans les textes bibliques comme la punition suprême. À partir du milieu du IIe siècle (et non IIIe comme mentionné à la page 188 du livre), certains penseurs chrétiens comme Justin Martyr y voient la punition de la crucifixion de Jésus. Sand croit pouvoir affirmer ironiquement, en reprenant une thèse de son collègue Yuval, que le mythe juif de l'exil n'est qu'une récupération modifiée du mythe chrétien. C'est ignorer toute une littérature de type apocalyptique (II Baruch, IV Esdras) qui a fleuri au lendemain même de la chute du Temple. Comme dans l'Apocalypse de Jean, Rome y était la nouvelle Babylone, car elle avait détruit le Sanctuaire, et puisque Dieu était juste, la catastrophe ne pouvait être que le châtement des péchés d'Israël.

Qu'il y ait eu ou pas expulsion forcée, le malheur était revu dans les mêmes termes que lors de la première destruction du Temple par les Babyloniens en – 586. Comme au temps de Jérémie et d'Ezéchiel, c'était l'exil : « Pourquoi as-tu dispersé ton peuple unique parmi la



multitude ? », s'exclame le pseudo-Esdras (IV Esdras V, 28) vers l'an 90. Attribuer l'adoption du discours sur l'exil au Talmud de Babylone (IVe- VIe siècles) – sans aucune référence précise au demeurant – est une erreur manifeste, qui entre d'ailleurs en contradiction avec la thèse de l'origine chrétienne. Le thème de l'exil a ensuite pénétré la conscience juive au cours des siècles ; c'est un fait d'histoire des mentalités qui n'est pas sans fondement historique et ne saurait être sous-estimé. À une époque ancienne, la liturgie juive a intégré des formules comme « À cause de nos péchés nous avons été exilés de notre terre », et cette phrase répétée jour après jour pendant des générations a durablement marqué la *Weltanschauung* juive. Ajoutons que la notion d'« exil-châtiment » impliquait aussi l'espérance du « retour-pardon » et que le modèle de l'exil de Babylone suivi du retour à Sion quelques décennies plus tard a commencé à se profiler au lendemain de 70. Les pionniers de l'histoire juive moderne étaient naturellement encore tributaires d'une telle tradition.

## **LES CONVERSIONS AU JUDAÏSME**

Certes, l'existence d'une florissante diaspora juive au début du Ier siècle exclut qu'elle ait été uniquement la conséquence de l'exil ; l'émigration de Judée étant insuffisante à l'expliquer, il faut donc supposer antérieurement à 70 un grand nombre de conversions au judaïsme, ce que confirment les auteurs antiques. Loin d'être occulté, comme le prétend Sand, ce fait a souvent été relevé par des auteurs juifs ou autres pour réfuter la présentation du judaïsme du Ier siècle comme une doctrine légaliste desséchée et sans attrait. Une fois encore, Sand se fait le héraut d'un fait établi depuis longtemps par les historiens de toutes origines, même s'il n'a pas toujours atteint la conscience du grand public. Les écrits sionistes l'auraient bien signalé, mais l'auraient, paraît-il, « mis en veilleuse ». Il ne nous en est donné d'autre preuve que la non-publication de la thèse de l'historien Uriel Rappaport sur les conversions (thèse soutenue en 1965). Ce collègue, consulté, nous a affirmé ne s'être jamais plaint d'une quelconque censure à Sand – qu'il ne connaît pas ; s'il a renoncé à publier sa thèse, c'est qu'en ces temps-là, il n'y avait pas d'édition savante susceptible de l'accueillir, de sorte qu'il s'est contenté d'en diffuser 200 exemplaires ronéotés. Il a publié bien d'autres ouvrages depuis.

Notons au passage que le développement de Sand sur la diaspora est abordé dans un certain désordre chronologique et comporte souvent des erreurs factuelles : l'« institution de la synagogue » n'est pas née en Babylonie à l'époque du Talmud, mais on en a des traces archéologiques dans l'Égypte lagide dès le IIIe siècle avant J.-C. ; les catacombes juives de Rome ne sont pas contemporaines de Cicéron (!), mais très postérieures (IIe- Ve siècles) à la destruction du Temple, et leurs inscriptions très modestes nous renseignent plus sur la fonction des défunts dans leur communauté ou synagogue que

sur une prétendue « réussite économique ». En revanche, il est fait une allusion bien trop vague à un texte de Philon cité par Doubnov, qui définit parfaitement les rapports entre Jérusalem et la Diaspora au Ier siècle : « Les Juifs, à cause de leur grand nombre, un seul continent ne saurait les contenir. C'est pourquoi ils émigrent [...] Ils considèrent comme leur métropole la Ville sainte où se trouve le temple sacré du Dieu très-haut, mais ils tiennent pour leurs patries respectives les régions que le sort a données pour séjour à leurs pères, à leurs grands-pères, à leurs arrière-grands-pères et à leurs ancêtres plus lointains encore où ils sont nés et ont été élevés » (*Contre Flaccus* 46).

La seule question qui puisse se poser à propos du prosélytisme juif est celle de Will et Orrieux<sup>5</sup>, à savoir : s'agissait-il en diaspora d'un prosélytisme actif (voir Matthieu XXIII, 15 : « Malheur à vous, scribes et pharisiens, qui courez les mers pour faire un converti ») ou d'un prosélytisme passif, de simple accueil de prosélytes païens attirés par les croyances et les coutumes juives ? Si Sand voulait par là démontrer que les Juifs ne sont pas une race, il se trompe visiblement d'interlocuteur en s'adressant à ses collègues « sionistes ». Il reconnaît d'ailleurs lui-même que les théoriciens du sionisme, à une exception près, n'avaient aucune conception raciale du peuple juif.

Faut-il rappeler que le visiteur du musée de la Diaspora à Tel-Aviv est accueilli par un tableau présentant les types physiques les plus divers de personnes s'affirmant comme juives ? Par une étrange ironie de l'histoire, le courant orthodoxe juif, qui met aujourd'hui des obstacles à la conversion, ignore qu'il a en réalité fait siennes des lois répressives interdisant le prosélytisme juif imposées par l'empire byzantin, puis par l'islam.

Sand s'intéresse aussi à un courant centrifuge de conversions qui a certainement existé : bien des Juifs ont dû se convertir au christianisme sous l'empire byzantin, ou à l'islam lors de la conquête arabe. S'en tenant à une peinture idyllique de l'expansion de l'islam, il parle seulement de « conflits profonds entre Mahomet et les tribus juives de la péninsule Arabique – dont l'une fut même expulsée à Jéricho », et omet soigneusement le massacre de tous les hommes de la tribu juive des Bani Qurayza et la réduction en esclavage de leurs femmes et leurs enfants ; en outre, dès le calife Omar, il fut interdit de pratiquer dans le Hedjaz toute autre religion que l'islam, de sorte que chrétiens et juifs d'Arabie durent se convertir.

Plus intéressant pour le propos de Sand : l'origine des Arabes de Palestine. La fin de la construction de synagogues constatée après la conquête arabe ne viendrait-elle pas de ce que les Juifs subsistant en Terre sainte se seraient convertis à l'islam ? Sand rappelle que telle était, selon nombre d'auteurs sionistes, l'origine des fellahs autochtones avec lesquels ils voulaient renouer un lien historique, une idée défendue par Ben Gourion et par Itzhak Ben

<sup>5</sup> Édouard Will et Claude Orrieux, *Prosélytisme juif ? Histoire d'une erreur*, Paris, Les Belles Lettres, 1992.

Zvi, deuxième président de l'État d'Israël, dans un espoir quelque peu naïf de fraternisation. Certes, cette thèse pouvait paraître incompatible avec celle de l'exil, mais la contradiction apparente mérite-t-elle tant d'ironie ? À la fin du VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C., les exilés de retour de Babylone retrouvèrent autour de Jérusalem des paysans judéens en voie d'assimilation aux populations environnantes : il y avait eu à la fois continuité d'une présence et exil. Peut-on exclure qu'un tel schéma ait influencé des lecteurs modernes de la Bible et faut-il voir partout un sombre calcul de « la pensée sioniste » ? En l'occurrence, si les fellahs locaux avaient été déclarés par les « sionistes » d'une essence ethnique totalement différente, de bons esprits n'auraient pas manqué de crier au racisme.

### **DE PRÉTENDUES RÉVÉLATIONS**

Le chapitre IV, intitulé « Lieux de silence. À la recherche du temps (juif) perdu », représente le dernier thème d'investigation historique de l'ouvrage, avant le pamphlet politique du chapitre V dont nous laissons la responsabilité à son auteur. Il est censé comporter des révélations dérangeantes et inouïes.

1) Il a existé au sud de la péninsule Arabique, aux Ve et VI<sup>e</sup> siècles, un royaume judaïsant, celui de Himyar dont les Juifs yéménites constitueraient les derniers vestiges. Ce fait, déjà signalé par Graetz, Doubnov et Baron, que Sand critique par ailleurs, n'aurait par la suite intéressé que quelques « historiens spécialisés dans l'étude des Juifs des pays musulmans ».

Comment en être surpris ? Ne faut-il pas avoir accès aux documents et aux fouilles archéologiques dans cette région reculée aujourd'hui fermée aux chercheurs israéliens ? Que des historiens comme Hirschberg aient émis l'hypothèse d'une arrivée de Judéens ou de Juifs de Babylone pour expliquer la présence du judaïsme dans ces régions, est-ce là le signe d'un « ethnocentrisme » coupable ? Le fait qu'une rue de Jérusalem porte le nom du roi himyarite Du-Nuwas<sup>6</sup> n'est-il pas la preuve même qu'il n'y a pas volonté d'occultation systématique ?

2) Les Juifs d'Afrique du Nord seraient « les descendants de Berbères convertis et d'Arabes judaïsants qui accompagnèrent les armées de l'islam ». Sur les Berbères, Sand serait étonné d'apprendre à quel point cette thèse est répandue parmi les Juifs d'Afrique du Nord eux-mêmes (notamment à cause de la mythique figure de la Kahéna), comme le montre André Chouraqui. Quant aux « Arabes judaïsants » escortant de farouches conquérants musulmans, il nous permettra d'être dubitatifs. Après avoir asséné un résumé plus qu'approximatif du soulèvement des Juifs de Cyrénaïque en 115-117 et

<sup>6</sup> Op. cit., note 2, p. 280.

quelques citations talmudiques sorties de leur contexte et sans références précises, Sand reprend à son compte, semble-t-il, de vieilles théories défendues notamment par le polygraphe (sioniste !) Nahum Slouschz. Alors que les Phéniciens répandaient le culte de Baal dans le royaume d'Israël au temps de Jézabel, il faudrait croire que des Juifs, arrivés on ne sait comment, auraient converti les Puniens issus des Phéniciens à Carthage ! En fait, les seuls témoignages sûrs qui peuvent être cités – témoignage des pères de l'Église, nécropole de Gammarth, synagogue d'Hamam Lif – sont tous postérieurs au IIe siècle après J.-C.

La question reste ouverte de savoir pourquoi les Berbères christianisés ont moins bien résisté à l'islam que les Berbères judaïsés. Le judaïsme ibérique déjà existant aurait été nourri d'un apport de Berbères juifs du Maghreb, pourquoi pas ? Mais Sand omet de dire que c'est l'invasion des fanatiques berbères almohades au début du XIIe siècle qui a porté les premiers coups aux communautés juives d'Espagne et contraint la famille du jeune Maïmonide à s'exiler de Cordoue.

3) La thèse de l'origine khazare des Juifs dit « achkénazes » qui conclut ce chapitre a bien évidemment la faveur de Sand. La conversion du royaume khazar au Xe siècle, dont le poète et philosophe juif espagnol Juda Halévi s'est fait l'écho dans son fameux *Kuzari* au XIIe siècle, a pu être considérée par certains critiques comme une fable apologétique. C'est à ce titre que son historicité a pu être controversée, et certainement pas en raison de considérations « ethniques ». L'intérêt du public israélien pour les Khazars aurait, nous dit-on, fini par « quasiment disparaître avec la mise en place et la consolidation des mécanismes de mémoire officielle de l'État d'Israël après la première décennie de son existence ». Or Sand nous en administre la preuve inverse en rappelant que le reporter le plus connu de la télévision israélienne a produit une série documentaire projetée en 1997 sur la première chaîne. Que valent les ouvrages d'érudition face à cette publicité ? Au demeurant, le *Kuzari* est au programme des écoles secondaires israéliennes. Il est vrai qu'il ne s'est pas trouvé depuis Pollack, auteur de *Kazarie. Histoire d'un royaume juif en Europe*<sup>7</sup>, d'auteur réunissant les très vastes compétences nécessaires pour traiter sérieusement du sujet. Sand aurait pu toutefois citer son collègue arabisant Moshé Gil, qui a sans doute le tort à ses yeux de relever que l'histoire de la conversion des Khazars remonte à des sources arabes peu fiables, d'ailleurs accueillies avec enthousiasme par les Juifs de l'Espagne médiévale.

La thèse khazare semble si chère aux yeux de Sand qu'il récuse même la possibilité que les Juifs d'Europe de l'Est viennent, au moins en partie, d'Allemagne occidentale. Son seul argument repose sur les théories linguistiques fantaisistes de son collègue de Tel-Aviv, Paul Wexler, qui soutient, contre l'ensemble du monde savant et contre l'évidence

<sup>7</sup> Jérusalem, 1944 et 1951.

même, que le yiddish a une base slave et non germanique, alors qu'il comprend 80 % de moyen haut allemand et même un petit contingent de termes d'ancien français, sans parler bien entendu de termes hébreux et araméens.

## **LE PEUPLE JUIF**

D'ailleurs l'auteur répond-il à la question posée : « Comment le peuple juif fut inventé ? », ou réussit-il seulement à démontrer que les Juifs ne constituent pas une race, ce que ces derniers, à commencer par les théoriciens du sionisme, savaient déjà ? La question de la définition d'une notion aussi fuyante que celle de peuple reste ouverte.

Dans celles qui sont exposées au premier chapitre, Sand récuse tout particulièrement celle d'Anthony Smith définissant un ethnos par quatre traits caractéristiques : « le sentiment d'une origine commune au groupe, la conscience d'une histoire unique et la croyance en une destinée commune, la présence d'un ou de plusieurs traits culturels collectifs spécifiques et enfin le sentiment d'une solidarité collective singulière » (p. 47).

La raison de ce rejet serait que cette définition « tend une planche de salut aux historiens sionistes ». Et quand bien même ? Dans cette définition, on n'est pas très loin en fait du fameux « Qu'est-ce qu'une nation ? » de Renan qui, en 1882, défendait contre les théories volkistes allemandes l'idée d'« une âme », d'« un principe spirituel » qui trouve son double fondement dans « un legs de souvenirs » et dans « le désir de vivre ensemble, la volonté de faire valoir l'héritage ».

Certes, tous les Juifs d'aujourd'hui ne mènent pas « une vie commune », ils ne revendiquent pas nécessairement non plus l'appartenance à un « peuple juif ». La difficulté de la définition n'empêche pas pour autant l'existence d'un sentiment partagé par beaucoup, même s'il faut en faire un cas à part, comme le suggérait Raymond Aron : « Si peuple juif il y a, il n'existe pas d'autre peuple du même type que lui. » Déjà dans l'Antiquité, en embrassant le judaïsme, le converti adoptait non seulement une religion mais aussi un peuple, suivant la formule de la première femme convertie mentionnée dans la Bible, Ruth la Moabite : « Ton peuple sera mon peuple, ton dieu sera mon dieu. » Encore de nos jours, un converti est « fils ou fille d'Abraham et Sarah », ce qui est une façon de dire que ses origines réelles n'ont pas à lui être rappelées, une fois qu'il est intégré au sein de la communauté juive. La religion – même si cette dimension n'est plus pleinement vécue par tous –, des références culturelles communes, des persécutions d'une durée et d'une ampleur exceptionnelles ont façonné une conscience collective que l'on peut, si l'on veut, appeler celle d'un « peuple ».

Et si cette conscience comporte quelques mythes, diffère-t-elle en cela de celle des autres peuples ?

### **LE PARTI PRIS DE L'AUTEUR**

Sur toutes les questions évoquées, Sand soupçonne ses collègues israéliens de noirs desseins idéologiques afin de dissimuler des vérités gênantes. Un examen plus attentif de la littérature universitaire devrait pourtant le rassurer : cela fait des décennies que les spécialistes d'histoire ancienne et médiévale enseignent – mais avec les nuances et les débats requis par une matière aussi complexe – ce qu'il prétend faire découvrir. Au-delà des faiblesses de l'argumentation, de l'utilisation biaisée des faits et du mépris affiché pour l'histoire des mentalités, qui est pourtant l'une des conquêtes de l'historiographie contemporaine, le ton choisi est révélateur du parti pris de l'auteur : accrédi-ter un complot imaginaire, transformer en révélations des faits désormais connus d'un public moyennement cultivé, incriminer des historiens du XIXe siècle au nom des conclusions d'historiens contemporains, tout cela relève d'une polémique inutile. En prétendant traquer l'influence de l'idéologie sur la science, Sand tombe précisément dans le travers qu'il veut dénoncer.

Une fois démystifiées les révélations d'un tel ouvrage, on reste confondu qu'un jury français ait jugé bon de lui attribuer un prix. Cela montre combien il est aisé d'éblouir un public peu informé par un étalage de connaissances de seconde ou troisième main, combien il est payant de se faire passer pour un dissident d'un pays prétendument « ultranationaliste », combien l'espoir légitime de rechercher une solution de paix à l'un des conflits les plus médiatisés de la planète peut en définitive abuser les bonnes consciences.

**Au sujet du livre de Shlomo Sand,  
Comment la terre d'Israël fut inventée. De la Terre Sainte à la mère Patrie  
Traduit de l'hébreu par Michel Bilis,  
Paris, Flammarion 2012**

Fort du succès international de son précédent ouvrage *Comment le peuple juif fut inventé*, Shlomo Sand, professeur d'histoire contemporaine à l'université de Tel-Aviv récidive avec *Comment la Terre d'Israël...* Pourquoi renoncer à une recette qui a si bien marché ?

De prime abord, l'argument de ce livre à prétention scientifique paraît essentiellement sémantique, puisqu'il part de l'utilisation de l'expression *Eretz-Israël* (la terre d'Israël) à travers les âges. Cette appellation qui exprime l'attachement séculaire des Juifs envers la terre biblique désignerait une réalité qui n'a tout simplement jamais existé et qui, selon l'auteur, ne servirait qu'une idéologie récente, le sionisme. Il est vrai que le Pentateuque ne connaît en effet que le « pays de Canaan » et attribue des contours mal définis à la terre promise aux patriarches. L'auteur ajoute que le royaume de David (généralement daté du début du Xe siècle) est imaginaire puisque, selon une thèse à la mode, il n'y aurait jamais eu de « royauté unifiée » englobant toutes les tribus. Quant au royaume détruit en – 587 par le roi babylonien Nabuchodonosor, il s'appelait « royaume de Juda » et il y exista plus tard une « Judée », jusqu'au dernier soulèvement juif contre Rome (132-135).

Constatant que l'expression *Eretz-Israël* apparaît dans la littérature rabbinique à partir du IIe siècle, Sand conclut qu'il s'agit d'un souvenir mélancolique sans contenu réel qui n'implique aucune volonté de retour. Au XIXe siècle, « les sionistes » (toujours eux !) ont osé reprendre cette terminologie rabbinique d'*Eretz-Israël* pour prôner le retour à cette partie de l'empire ottoman qui, entre-temps, avait reçu l'appellation de « Palestine » (un nom qui, étymologiquement, signifie le « pays des Philistins »). L'auteur eût sans doute voulu que les Juifs adoptent ce nom de Palestine qui avait été délibérément imposé par l'empereur Hadrien en l'an 135 – en représailles à la révolte juive de Bar Kokhba contre l'occupation romaine, afin d'effacer tout souvenir de la Judée, terre des Judéens ou Juifs – de même qu'« Aelia Capitolina » (en référence à l'empereur et à Jupiter Capitolin) devait se substituer au nom de Jérusalem. Faut-il vraiment ajouter que tout lecteur de la Bible, juif ou chrétien, sait situer la Terre promise, quelle qu'en soit la délimitation exacte et quel que soit le nom qu'on lui donne ?

Le sujet de la terminologie aurait pu, à la rigueur, donner lieu à un article de quelques pages, montrant l'apparition d'une expression et ses usages ultérieurs, dénonçant éventuellement les usages anachroniques, auxquels n'échappe pas le nom de Palestine,

ainsi que sans doute bien d'autres noms géographiques. Mais l'objectif de l'auteur va bien au-delà. Pour faire un livre, il fallait étoffer son propos. C'est pourquoi l'auteur inclut un chapitre sur l'évolution de la notion de patrie et un autre sur le sionisme chrétien en Angleterre, qui ont toutes les allures d'un réemploi de cours professés en faculté. On y apprend notamment que la notion grecque que comporte le mot *patris* (l'auteur s'obstine à utiliser l'accusatif grec *patrida*) a reçu nombre d'interprétations différentes avant l'avènement de la nationalité et de la patrie « superstar », ainsi qu'il la qualifie, des XIXe et XXe siècles, auxquelles le postmodernisme a fort heureusement fait justice.

Les chapitres 2 et 4 concernent pour l'un, l'histoire antique et médiévale, pour l'autre l'histoire moderne et contemporaine d'Israël. S'il fallait en relever les approximations, les omissions, les interprétations douteuses, le ton constamment agressif et malveillant, le présent article laisserait l'attention du lecteur.

Par un retournement surprenant et – gageons-le – purement tactique, le très laïc Sand cherche, tout au long de ces deux chapitres, des alliés dans la tradition rabbinique juive. Il souligne que les rabbins du Talmud (Ier- IVe siècle) n'ont jamais parlé de patrie (et pour cause, si cette notion est née au XIXe siècle !), qu'ils ont enjoint de ne pas retourner à Sion « en masse » (ce conseil d'une partie d'entre eux, mus par une prudence bien compréhensible en des temps difficiles, n'excluait donc pas les retours individuels) ; que le grand Maïmonide interdit de « hâter la fin » – cette expression, reprise du Talmud, vise à éviter l'aventurisme eschatologique qui au temps des deux révoltes juives contre Rome (66-70 et 132-135) avait entraîné la terrible répression romaine.

Est-on certain que les Juifs de l'Antiquité n'aient pas ressenti quelque amour de la patrie quand ils revendiquaient leur liberté nationale ? Sand paraît ignorer que la fête de Hanoucca, selon l'historien du Ier siècle Flavius Josèphe, était vécue comme célébration de libération nationale (« car la liberté avait brillé pour nous de manière inespérée »), que les insurgés contre Rome étaient animés, toujours selon Flavius Josèphe, d'un « invincible amour de la liberté », que Maïmonide, à la suite de plusieurs maîtres du Talmud, envisageait l'ère messianique comme un temps où Israël ne connaîtra plus la sujétion (sur quelle terre sinon la sienne ?). Parlant de Juda Halévi qui, d'Espagne, écrivit le poème « Mon cœur est en Orient », Sand répète à deux reprises qu'il mourut « en chemin vers Jérusalem », omettant sciemment la tradition (fût-elle légendaire) selon laquelle il aurait été piétiné par un cavalier arabe dans la ville même. Tout en reconnaissant ici ou là que les circonstances économiques, politiques, les dangers encourus, rendaient fort difficile le retour à Sion, Sand se complait à évoquer le refus « obstiné » des Juifs à rejoindre la Terre sainte (même en pèlerinage, à la différence des chrétiens) et passe prudemment sous silence l'enthousiasme du retour qui saisit les partisans de Sabbataï Tsevi et les poussa à abandonner tous leurs biens pour suivre leur « Messie » en Terre promise.



À aucun moment, Sand n'évoque l'existence précaire et misérable des dhimmis juifs des quatre villes saintes (Jérusalem, Hébron, Safed et Tibériade), où une présence juive était pieusement maintenue par les dons des fidèles de la diaspora. Les récits des voyageurs occidentaux du XIXe siècle ne manquent pas de témoigner des exactions et des humiliations quotidiennes qu'ils subissaient de la part de la population locale. Mais ces textes ne méritent apparemment pas de retenir l'attention de l'auteur.

Pour démontrer la thèse « révolutionnaire » (qu'il partage avec les ultra-orthodoxes de Méa Shéarim !) selon laquelle « le sionisme ne s'inscrit aucunement dans la continuité du judaïsme dont il est la négation » (p. 322), l'auteur garde curieusement le silence sur toutes les traditions qui s'expriment, notamment dans la liturgie quotidienne, y compris les actions de grâces après le repas, où la mention de la terre est constamment présente. De fait, l'ultra-orthodoxie juive s'est opposée au sionisme non parce qu'elle ne veut pas du retour à Sion mais parce que, selon elle, ce retour ne doit s'effectuer que sous la houlette du Messie. En revanche, l'auteur mentionne à peine la pensée du Rav Kook qui, au début du XXe siècle, a souligné l'enracinement dans le judaïsme du lien avec Eretz-Israël.

**Que Sand se rassure, les personnes peu informées seront séduites par sa fausse érudition, et les milieux bien pensants continueront ici et ailleurs à le considérer comme un personnage éminent et éthique, puisqu'il fait sien le narratif palestinien. Certes, il lui manque la palme du martyr : il occupe toujours une chaire d'histoire à l'université de Tel-Aviv, sans que les « sionistes », qu'il dénigre à longueur de pages, songent même à l'en déloger.**

> *Mireille Hadas-Lebel*



# LES ÉTUDES DU CRIF

Imprimé en novembre 2013

ISSN : 1762-360 X

## Directeur de la publication

Marc Knobel

## Comité éditorial

Jean-Pierre Allali,

Roger Benarrosh,

Georges Bensoussan,

Yves Chevalier,

Alain Chouraqui,

Elisabeth Cohen-Tannoudji (ברוך),

Roger Cukierman,

Patrick Desbois,

Antoine Guggenheim,

Mireille Hadas-Lebel,

Francis Kalifat

Serge Klarsfeld,

Joël Kotek,

Edith Lenczner,

Pascal Markowicz

Éric Marty,

Jean-Philippe Moinet,

Haïm Musicant,

Richard Prasquier,

Dominique Reynié,

Georges-Élia Sarfati,

Pierre-André Taguieff,

Jacques Tarnéro,

Yves Ternon,

Clément Weill-Raynal,

Michel Zaoui.

## Conception & icônographie

Paul Silvéra

## Infographie

Pascal Silvéra

## Crédit photos

© [www.jssnews.com](http://www.jssnews.com)

## Correctrice

Pauline de Ayala

## Impression

RDS Publicité

*LES ÉTUDES DU CRIF, en partenariat avec Fondapol, la Fondation pour l'innovation politique, le « Vidal Sassoon International Center for the Study of Antisemitism » de l'Université hébraïque de Jérusalem, la revue civique et avec le soutien de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah.*

POUR TOUTE CORRESPONDANCE :

39 RUE BROCA 75005 PARIS

SITE WEB : [WWW.CRIF.ORG](http://WWW.CRIF.ORG) • EMAIL : [INFOCRIF@CRIF.ORG](mailto:INFOCRIF@CRIF.ORG)

Novembre 2013

Prix : 10 €